N° 96 Revue Mensuelle Mai 1926

LE SYMBOLISME

ORGANE D'INITIATION
A LA PHILOSOPHIE DU GRAND ART
DE LA
CONSTRUCTION UNIVERSELLE

SOMMAIRE :

	Pages
OSWALD WIRTH. — Le Programme initiatique tel qu'il se dégage du Tarot	113
E. PATRODÈS. — Les Origines de la Maçonnerie mystique	119
DIOGÈNE GONDEAU. — Une Grande-Loge discrète	123
A. SIOUVILLE. — Vues nouvelles sur les Epîtres de Saint Paul	127
ALBERT LANTOINE. — De l'impartialité en matière historique	133
UBALDO TRIACA. — Carbonarisme et Franc-Maçonnerie pendant le « risorgimento » italien	138

REDACTION ET ADMINISTRATION :
16, rue Ernest-Renan, Paris, XV^e^

EN VENTE :
EDITIONS « ADYAR », 4 Square Rapp, Paris (VII^e^)

ABONNEMENTS :
France et Colonies : **15** fr. — *Union Postale :* **20** fr.
Prix du numéro : **1** fr. 50

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AVIS TRÈS IMPORTANT

Pour nous épargner toute réclamation individuelle, nos abonnés sont priés de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement, soit directement, soit par l'entremise de l'un de nos représentants à l'étranger.

Les versements peuvent s'effectuer au crédit de notre compte de chèques postaux :
OSWALD WIRTH, Paris 543.45

Représentants du « SYMBOLISME »

Belgique : H. HERMANNE, 44, Avenue de France, Anvers.

Bulgarie : Jacques N. OVADIA, 35, rue Tetevenska, Sofia.

Californie : A. P. GIRERD, 2200, Lyon Street, San Francisco, Calif, U. S. A.

Etats-Unis et Canada : Albert TYCK 7401, Ridge Boulevard, Brooklyn, N. Y., U. S. A.

Grèce : G. E. RHADOS, Janina (Epire).

Haïti : Louis ANDRÉ, Rue Espagnole 11, I, Cap-Haïtien.

Italie : Umberto ZANNI, Via Reno, 4, Rome (36).

Luxembourg : Joseph WEBER, 6, Avenue Michel-Rodange, Luxembourg.

Suisse : Ch. E. GOGLER, Professeur à Saint-Imier, Jura Bernois,

Turquie : Ed. LEBET, LEBET Frères et Cie, Constantinople.



Le Programme initiatique tel qu'il se dégage du Tarot [1]

I. Le Bateleur. — *L'Initiable* ne doit dépendre de personne. Il n'a que faire d'un *savoir* d'emprunt, d'une pauvre science d'écolier. Sans initiative intellectuelle, nul n'approche de la porte du Temple, où il faut *oser* frapper avec l'énergie d'un indomptable *vouloir* pour y être admis à *se taire*.

II. La Papesse. — La *Science initiatique* n'est pas celle des objets qui tombent sous les sens. Elle se révèle à qui sait rentrer en soi-même. Détourne-toi

(1) De même qu'un précédent article paru en tête de notre n° de mars, les présentes indications s'adressent au lecteur familiarisé avec le symbolisme des 22 clefs du Tarot. En attendant que paraisse le texte du *Tarot des Imagiers du Moyen Age*, il nous sera possible, dès juin, de fournir les planches de l'ouvrage.

Rm
2010-241-131

du chatoiement des choses : descends dans la nuit intérieure, où ton esprit se trouvera seul en face de lui-même.

III. L'Impératrice. — Remonte ! Elève-toi au plus haut des cieux ! Apprends à contempler sans vertige l'immensité de ce qui est hors de toi. Compare la nuit au jour et le néant au tout.

IV. L'Empereur. — Songe à l'action ! Quitte les extrêmes et reconnais le terrain où les contraires se heurtent (1). Prends possession de toi-même, saisis le sceptre qui commande à ta personnalité : sois ton propre Imperator !

V. Le Pape. — Instruis-toi ! Ecoute autrui, mais écoute surtout ce qui parle en toi. Médite afin de comprendre. Formule à ton usage ta propre science et conçois en ton cœur la religion qui s'impose à ta foi.

VI. L'Amoureux. — Décide librement de ton sort. Te sens-tu le courage de lutter âprement, ou crains-tu l'effort ? Choisis entre la carrière héroïque et la vie facile du faible mortel. Sois averti que rien ne s'obtient gratuitement : si tu veux être fort, consens à souffrir ; en fuyant la souffrance tu t'affaiblis. Or, qui faiblit s'amoindrit, mais chacun reste libre de s'amoindrir et de s'acheminer vers le néant.

VII. Le Chariot. — Marche dans la direction choisie et affronte d'un cœur ferme les épreuves qui t'attendent, Démontre que tu sais te diriger, et tu prendras la direction des énergies qui s'attacheront à toi. Des forces divergentes se relient à ta personnalité : sois leur conciliateur et fais-toi charrier sur la route triomphale qui s'ouvre devant toi.

VIII. La Justice. — Ne désire que ce qui est juste,

(2) La plaine au cliquetis d'épées du 2e Voyage rituélique des Francs-Maçons.

pour que ta carrière s'accomplisse selon la loi. Vis, non pour vivre, mais pour remplir le but de la vie ; ainsi tu sauras vivre et tu posséderas la vie, où tout se compense rigoureusement. Réalise en toi la justice et tu seras stabilisé dans l'équilibre,

IX. L'Ermite. — Renferme-toi dans tes limites ! Concentre tes facultés, approfondis dans le silence et l'isolement. Puise en toi la lumière qui éclaire le sentier que tu dois suivre. Que ta sagesse s'inspire de la tâche qui t'incombe ; avance avec ciconspection, afin de n'avoir jamais à reculer.

X. La Roue de Fortune. — Fort de ta concentration, sors de la solitude préparatoire pour entrer dans la ronde humaine. Tiens-y ta place et condescends aux faiblesses. Sois homme pour devenir dieu ; ne dédaigne pas l'inférieur que tu dois aider à monter. Seul, tu resterais ce que tu es, sans accomplir aucun progrès. Tu ne peux vivre et progresser qu'en t'associant au sort d'autrui.

XI. La Force. — Toute association implique une action commune et concordante qui exige de chaque associé un effort de discipline. La collectivité bénéficie de la retenue que s'imposent les individus. En donnant libre cours à leurs impulsions véhémentes, ceux-ci font preuve de faiblesse et non de force. Le fort est celui qui se dompte en contenant l'ardeur de ses passions, sans éteindre leur feu stimulateur.

XII. Le Pendu. — Nul ne peut participer au Grand Œuvre, s'il n'entend travailler que pour soi. Le désintéressement fait l'artiste. Attachons-nous à ce qui ne nous rapporte rien et comportons-nous à l'encontre des égoïstes. Donnons sans souci de recevoir.

XIII. La Mort. — Quand nous aurons tout donné nous serons réduits à l'état de squelettes ambulants. Nous serons comme morts et l'on dira : *la chair quitte les os*. Fauchant les illusions du passé, nous prépare-

rons alors le terrain des futures récoltes. Au sein de la noirceur sépulcrale prendra naissance *l'Enfant philosophique*, dit *Fils de la Putréfaction*.

XIV. La Tempérance. — Il faut mourir pour ressusciter : en perdant la terre nous gagnons le ciel, dont les eaux nous lavent et nous régénèrent. L'alliance avec les forces d'en haut nous fait revivre, non plus en serfs récalcitrants attachés à la glèbe terrestre, mais en libres laboureurs, ambitieux de moissonner au bénéfice de tous les affamés.

XV. Le Diable. — Si le feu de l'enfer ne réchauffait pas la terre, l'eau du ciel resterait inféconde. Sans les forces d'en bas, celles d'en haut restent improductives. Le Diable qui est en nous n'est un ennemi que tant que nous n'avons pas su le réduire en servitude. Notre animalité n'est pas maudite ; elle nous vaut des pouvoirs illimités, pourvu que nous sachions la surmonter. La magie n'est pas un leurre pour celui qui se fait obéir par l'instinct.

XVI. La Maison-Dieu. — L'Art est difficile. En théorie tout est simple, mais gare aux complications de la pratique ! Craignons d'être victimes de la témérité de nos entreprises. Dans leur application, nos forces sont limitées ; sachons les ménager et ne les épuisons jamais. La modération s'impose au fort soucieux d'accomplir sa tâche. Il importe de s'assigner des bornes jusque dans la recherche du vrai ; car l'erreur guette celui qui veut trop savoir. Soyons mesurés dans nos ambitions et discrets dans notre curiosité légitime.

XVII. Les Etoiles. — Vivons sans fièvre, attentifs à nous accorder le repos qui répare nos forces et accumule les énergies à déployer. Le sommeil met au service de notre activité le dynamisme à mettre en œuvre. Nous ne perdons notre temps ni en dormant, ni en goûtant le charme des douceurs de la vie. Le

maître en l'art de vivre n'est pas un ascète morose : il use de ce qui s'offre à lui et apprécie sur terre les dons du ciel, sans abuser de rien. Il admire les belles choses et s'éprend de ce qui est digne d'être aimé.

XVIII. La Lune. — Pour nous encourager à remplir fidèlement la tâche qu'elle nous impose, la vie nous accorde des agréments qu'il est sage de ne point dédaigner. Nous y avons droit dans notre lutte opiniâtre contre les obstacles que nous oppose la matérialité. Astreints à nous débattre dans la pénombre d'un discernement hasardeux, nous ne nous instruisons qu'à nos dépens et ne progressons qu'au prix d'expériences douloureuses. Victimes des apparences, nous ne cessons de nous tromper, tombant d'une erreur en une autre moins grossière, sans parvenir à la connaissance réelle. Basée sur des constatations nécessairement incomplètes, la science humaine procède de vraisemblances et reste à jamais équivoque.

XIX. Le Soleil. — La lumière se fait dans les esprits lorsqu'ils dépassent le champ de la matérialité. Le soleil éclaire les intelligences qui s'élèvent au-dessus du brouillard des opinions reçues. L'illumination vraie est alors d'ordre purement moral. L'univers ne nous dévoile pas ses secrets, mais nous pouvons savoir avec certitude comment nous devons nous comporter en ce monde. Ayons la sagesse de ne désirer voir clair qu'à l'égard de notre conduite. Apprenons à nous comprendre les uns les autres afin de nous entr'aider fraternellement. Nous aspirons au bonheur terrestre, qui ne saurait être que collectif, et dont nous devons nous rendre dignes, car nous ne l'obtiendrons pas sans le mériter.

XX. Le Jugement. — L'esprit de l'homme éclairé se dégage de l'étroitesse des liens corporels. Il communie avec le souffle animateur qui ressuscite les morts intellectuels et moraux. L'inspiration récompense

celui qui sort de lui-même pour participer à une vie plus large et plus haute. Rien ne se perd ; le passé reste vivant en ce qui intéresse l'avenir, et nous pouvons l'évoquer pour retrouver la *parole perdue* des anciens Sages.

XXI. Le Monde. — Le passé nous révèle l'avenir : nous concevons ce qui sera d'après ce qui fut. En nous élevant au-dessus du présent, nous nous initions au grand Œuvre achevé ; nous entrons alors dans le Cosmos, c'est-à-dire dans le Monde en puissance de coordination définitive. Il s'agit d'une réalisation subjective qui n'a rien de chimérique. L'homme est l'athanor où mûrit le pur or philosophal. Réalisons en nous-mêmes l'idéal de la création, en conformant notre Microcosme à l'harmonie du Macrocosme. Tel est le suprême objectif du Sage.

XXII. Le Fou. — Quand nous aurons atteint le sommet d'où se contemplent tous les royaumes de la Terre, notre vue plongera au delà du concevable et nous succomberons au vertige de l'Infini. *Ensoph*, l'Abime sans fond, nous absorbera, pour nous ramener dans le sein maternel de la Grande Nuit, génératrice des êtres et des choses. Ici la raison se tait devant l'Ineffable, Mystère des mystères fatalement muet. Prenons conscience de notre néant, car, sans pieuse humilité, pas de réintégration dans le Tout primordial !

OSWALD WIRTH



Les Origines de la Maçonnerie mystique

La primitive « Libre-Maçonnerie » est vieille comme le monde, antérieure aux religions connues, contemporaines des indices les plus anciens de culture humaine qui puissent se rencontrer sur notre globe, Elle prit naissance en tant que collège sacerdotal de ceux qui savaient « bâtir » et possédaient « l'Art », quelle que soit la désignation sous laquelle ils se cachèrent.

La légende d'Hiram des Loges actuelles assigne une date plus récente à la fondation d'une institution qui n'existe, sous sa forme présente, que depuis deux siècles ; mais, en réalité, la vraie Maçonnerie ancienne remonte à l'époque lointaine, où les premiers initiateurs rayonnants de lumière primordiale entreprirent de chercher des disciples parmi ceux que portait alors la terre.

Les plus anciens « Maçons » véritables furent les auxiliaires d'une élite visant la rédemption de l'homme spirituel tombé dans l'animalité. Cette élite constitua une école capable d'assurer sur terre la transmission de l'enseignement spirituel reçu.

Etant « artistes », en ce sens qu'ils n'ignoraient rien des lois auxquelles se conforme tout « Art » terrestre, les premiers initiateurs ne pouvaient mieux réaliser leur projet qu'en familiarisant leurs disciples avec les lois de l'art, dont l'assimilation ouvre la voie à l'intelligence des lois de l'esprit.

Ainsi s'explique le fait que les plus anciens monuments artistiques révèlent de nos jours aux initiés la sagesse secrète de leurs auteurs, artistes sacerdoaux qui travaillaient en pleine conscience des lois

de l'esprit. Les temples et les palais de Babylone, les constructions mycéennes, les pyramides et les sanctuaires d'Egypte, non moins que le Parthénon, témoignent de la pratique d'un art profondément initiatique, dont les règles furent appliquées par les constructeurs grecs et romains, par les architectes des basiliques chrétiennes et des cathédrales, sans oublier les maîtres de la Renaissance.

Mais, si les artistes de cette époque restent fidèles à la mesure et au rythme qui dénotent leur discernement spirituel, ils n'eurent plus que des successeurs profanes, étrangers au viel Art sacerdotal des Initiés et des véritables Francs-Maçons.

Leurs Loges nous ont conservé ce qui a pu être sauvé : un formalisme incompris, pauvre héritage comparativement aux richesses spirituelles perdues!

***

Dans la haute antiquité, les artistes sacerdotaux, qui furent d'authentiques Francs-Maçons avant la lettre, ont parfois été placés à la tête de cultes officiels, jusqu'en pleine époque historique. Les Chrétiens eux-mêmes n'ont pas toujours dédaigné d'allier l'art de bâtir à la prêtrise.

Cependant, lorsque la carrière ecclésiastique fut envahie par des ambitieux avides de domination, les intrus d'esprit profane écartèrent de plus en plus les Initiés, qui, offusqués par la corruption du milieu, s'en retirèrent volontairement, pour n'être plus, aux yeux de leurs contemporains, que de libres artistes. Ceux d'entr'eux qui restaient conscients de leur sacerdoce n'en continuèrent pas moins à l'exercer en secret, selon les plus vénérables traditions. Il en avait déjà été ainsi des cultes successifs du vieux monde, mais le Christianisme promettait de mieux favoriser la tâche des Initiés...

Lorsque la hiérarchie, devenue puissante grâce à la libre Maçonnerie, fit flamber ses bûchers, le sacerdoce secret des artistes constructeurs dut recourir à des symboles et à des formes permettant d'accomplir ses rites sacrés, sans trahir leur caractère sacerdotal. Ainsi se constitua le ritualisme qui s'est maintenu jusqu'à nos jours dans les Loges. Il y a deux cents ans, les fondateurs de la Maçonnerie moderne n'y comprenaient malheureusement plus rien.

C'est que les Initiés avaient dû se taire et dissimuler leur action sacerdotale. S'ils avaient communiqué autre chose que la lettre morte de l'antique Sapience secrète, ils auraient voué à la torture et au supplice leurs disciples soupçonnés d'hérésie.

Pour se soustraire aux persécutions, il y eut avantage à profiter du refuge qu'offraient ces corporations sous le couvert de leurs légendes et de leurs secrets, qui comportaient des singularités dont le clergé souriait avec condescendance, persuadé que nul n'y entendait malice. L'Initiation se dissimula donc sous le manteau des usages corporatifs et put ainsi survivre.

Mais comment reconnaître la plus ancienne libre Maçonnerie sous le travestissement qui lui fut imposé?

Nous allons nous efforcer de remonter à sa forme primordiale, abstraction faite des transformations subies au cours des âges. Pour être plus facilement compris, nous ne chercherons pas à éviter l'anachronisme dans l'emploi de nos termes. Il convient aussi de ne pas perdre de vue, comme nous l'avons déjà indiqué, que la hiérarchie ecclésiastique romaine du Christianisme doit sa forme, de même que celle de son culte primitif, aux véritables Libres-Maçons, adeptes de l'Art Royal et prêtres de la suprême

Sagesse, qui transfigure toute religion qu'elle pénètre de sa lumière

Il va de soi qu'il ne saurait être question de fixer ici « l'Histoire », en se basant sur des investigations qui ne portent que sur l'extérieur des choses. En ne s'attachant qu'à ce qu'il y a de plus intérieur, on ne saurait s'égarer à ce point de vue particulier.

Le Temple des Libres-Maçons de toutes les époques est fondé en de telles profondeurs spirituelles, qu'aucune Histoire exotérique ne mettra jamais au jour ses fondations.

*
* *

Depuis que la Maçonnerie a pris corps dans le monde visible, elle n'a cessé d'avoir à sa tête les hauts adeptes de la Confraternité de Lumière des Eclairants (1) qui jadis enseignèrent leur Art à leurs premiers auxiliaires, appelés à devenir les Libres-Maçons, Constructeurs du Temple spirituel.

La suprême direction a toujours été confiée à celui des Eclairants que ses frères hauts adeptes estimaient apte à remplir cette charge.

Roi perpétuel d'un royaume invisible, Grand-Prêtre immuable, artiste possédant l'Art intégralement, « Pontifex Maximus », Constructeur de ponts en même temps que Passeur, cet Illuminant devenait la Lumière de la Loge.

Il conférait toutes les hautes consécrations, com-

(1) *Lichtgemeinschaft der Leuchtenden*, Communauté lumineuse des Porte-Lumière, autrement dit des *Luciférien*s, à la condition de s'en tenir à l'étymologie du terme. La légende de Lucifer peut d'ailleurs s'interpréter initiatiquement. Emanation directe de la Divinité (Fils d'Elohim), l'Archange ne se détache des cohortes célestes que pour descendre jusqu'aux hommes, afin de leur apprendre à conquérir la *Vraie Lumière*. (Note du traducteur).

muniquait le pouvoir de consacrer, promulguait la loi, déterminait la norme ; il liait et déliait. Par le canal de la Loge, il déversa sur le monde des torrents d'eau vivifiante.

Mais comment la Loge fut-elle édifiée ?

Pour répondre à cette question, « l'Histoire » ne nous est d'aucun secours. Nous ne pouvons donc poursuivre notre exposé, qu'en soumettant au lecteur des aperçus qui ne lui sont guère familiers, même s'il a compulsé les ouvrages traitant du sujet que nous abordons ici.

E. PATRODÈS.

(*A suivre*).

Une Grande-Loge discrète

A côté des puissances maçonniques que chacun connaît : *Grand Orient de France*, *Grande Loge de France* et *Droit Humain*, nous possédons une *Grande Loge Nationale indépendante et régulière pour la France et les colonies françaises*, qui a le mérite de faire si peu parler d'elle, que l'immense majorité des Maçons français en ignore l'existence. Ce n'est cependant pas une entité fictive, à la façon de tel gouvernement maçonnique, empressé à se faire reconnaître par les autres, alors qu'il n'a personne à gouverner. De la meilleure foi du monde, les annuaires de l'Ordre publient des informations fallacieuses, émanées de correspondants qui ont pris leurs désirs pour des réalités. Un pouvoir maçonnique se fonde parfois sur le papier, sans jamais sortir du domaine de la virtualité.

Il n'en a pas été ainsi de notre *Grande Loge Nationale*, qui n'est pas un fantôme, en dépit de sa discrétion conforme aux bonnes traditions initiatiques. Le *Symbolisme* d'avant guerre a publié le manifeste, en date du 27 décembre 1913, par lequel les Loges françaises apprirent la création de cette obédience, qui se proclamait « seule en France reconnue comme juste et régulière par la Grande Loge d'Angleterre ». Ce document est reproduit page 413 de l'*Histoire de la Franc-Maçonnerie Française*, d'Albert Lantoine, où la genèse de la nouvelle obédience vient à la place qui lui convient.

A peine constituée, la Grande Loge Nationale éprouva le besoin de se scinder en deux juridictions, exercées par les Grandes Loges Provinciales de Neustrie et d'Aquitaine, conformément à la formule adoptée par la *Strcite Observance*, en imitation de *l'Ordre du Temple*, que le Baron de Hund prétendit rénover au XVIII^e^ siècle.

Actuellement, la Grande Loge Provinciale d'Aquitaine semble réduite à sa plus simple expression, puisque, en dehors de la L.·. *Libération* n° 8 de Bordeaux, elle ne compte sur son territoire que la L.·. *Burdigala* n° 22, qui sera sans doute installée quand paraîtront les présentes lignes. La Grande Loge Provinciale de Neustrie est plus prospère, puisqu'elle compte à Paris les LL.·. *Le Centre des Amis* n° 1, *St. George's* n° 3, *Britannic* n° 9, *Fidelity* n° 10, *Georgian* n° 11, *Derby* n° 16, et *St. Claudius* n° 21.

A ces ateliers de la capitale, s'ajoutent *Jeanne d'Arc* n° 5, Rouen, *Godefroi de Bouillon* n° 6, Boulogne-sur-Mer, *Builders of the Silent Cities* n° 12, Saint-Omer, *Outre-Manche* n° 14, Calais, *Unity* n° 15, Asnières, *Haven* n° 17, Hâvre, *Entente* n° 18, Lille, *Jean-Bart* n° 19, Dunkerque, et *Semper Fidelis* n° 20, Neuilly-sur-Seine.

Le titre des Loges éveille le soupçon que nous sommes en présence d'une Grande Loge Nationale *Anglaise* installée chez nous, organisation qui ne gêne en aucune façon la Maçonnerie française, puisque celle-ci ne s'aperçoit pas de son existence. Ajoutons que cette singulière obédience, qui se conforme strictement aux exigences anglo-saxonnes en matière de régularité, siège 42, rue Rochechouart, Paris, où une bibliothèque maçonnique fonctionne sous les auspices d'une Loge d'Instruction et des Loges n° 3 et n° 11. Reconnue officiellement, le 3 décembre 1913, pour la Grande Loge Unie d'Angleterre comme la seule puissance maçonnique régulière de France, la Grande Loge Ribeaucourt, comme il conviendrait de la désigner d'après son fondateur, est entrée en relations officielles d'amitié en 1914 avec les Grandes Loges d'Ecosse, du Missouri et de la Nouvelle Galles du Sud, en 1915 avec les Grandes Loges de Tasmanie et de Libéria et en 1925 avec la Grande Loge d'Irlande et la Grande Loge Unie de Victoria (Australie).

Ce n'est pas un succès bien retentissant. Avoir tout sacrifié à la régularité anglo-saxonne, pour finalement ne pas être pris au sérieux par les puissances maçonniques qui se disent impeccablement régulières, voilà de quoi détourner les fédérations maçonniques réellement françaises de toute velléité de concession. Restons fidèles à nos traditions philosophiques, qui sont conformes au pur esprit de la Franc-Maçonnerie et ne nous encombrons pas de *landmarks*, arbitrairement fixés. Laissons croire à la Bible ceux qui ont été disciplinés au culte du livre, mais refusons d'accomplir un geste contraire à notre intime conviction. Nous voulons penser librement et nous orienter vers le Vrai en toute indépendance ; aussi ne pouvons-nous songer à nous

laisser imposer, ou à imposer nous-mêmes, une croyance quelle qu'elle soit. Aucune révélation surnaturelle n'est pour nous un critérium. La Maçonnerie nous enseigne la sagesse dans la conduite de la vie, mais elle ne nous impose aucun dogme d'ordre métaphysique. Admirables en tant qu'accomplisseurs de rites, les Maçons anglo-saxons n'ont jamais brillé par l'intellectualisme. Nous sommes en droit de nous prétendre supérieurs à eux sous ce rapport. Les Français qui consentent à passer sous leurs fourches caudines n'ont donc pas à en être fiers, et, s'ils comptaient être suivis par leurs compatriotes, leur désillusion a dû être grande. En réalité, nous comptons en France une vingtaine de Loges qui travaillent sous la protection de la Grande Loge d'Angleterre, ce qui est leur droit, puisque la Maçonnerie française ne se montre jalouse d'aucune juridiction territoriale exclusive. Ce qui nous déconcerte, c'est qu'une Grande Loge se dise *nationale* et *indépendante*, alors que ces qualificatifs sont en contradiction flagrante avec les faits. Sous cette réserve, les amateurs de régularité anglaise ne nous inspirent que de fraternelles sympathies, un peu tempérées par la règle qui leur est imposée de ne pas nous admettre à leurs travaux et de ne point participer aux nôtres, dont nous ne songeons pas à les exclure.

Sous ce rapport *Anglo-Saxon Lodge* n° 343, qui depuis 1899 travaille sous les auspices de la Grande Loge de France, observe une beaucoup plus heureuse attitude. Cette Loge se conforme en toutes choses au rituel et aux usages anglais, dont s'instruisent très avantageusement de nombreux FF.·. visiteurs, empressés de faire bénéficier les Loges françaises du bon exemple que leur donnent sous beaucoup de rapports les FF.·. Anglo-saxons. Il y

aurait un immense profit à se mieux connaître de part et d'autre ; mais, comme nous ne jurons pas sur la Bible, nous sommes traités en pestiférés, par les orthodoxes de la sacro-sainte « régularité » ! Nous en sourions et attendons que la Lumière fasse son œuvre.

DIOGÈNE GONDEAU

Vues nouvelles sur les Epîtres de Saint Paul

Dans la collection *Christianisme*, publiée sous la direction de M. Couchond, vient de paraître un *Cahier* intitulé : *Les écrits de saint Paul*, I, *l'épître aux Romains*. L'auteur, Henri Delafosse, y donne une traduction nouvelle de l'œuvre principale du grand apôtre, précédée d'un riche et savant commentaire. Ce n'est d'ailleurs qu'un commencement : H. Delafosse se propose d'étudier successivement toutes les lettres de saint Paul et nous annonce dès maintenant un nouveau *Cahier* sur *la première épître aux Corinthiens*. Il a d'ailleurs déjà publié, dans la même collection, un premier *Cahier* intitulé : *Le quatrième évangile*.

Ces deux petits ouvrages, *le quatrième évangile* et *l'épître aux Romains*, sont certainement destinés à faire époque dans l'histoire de l'exégèse. Aussi méritent-ils d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux études religieuses.

Henri Delafosse part d'une idée nouvelle, tellement

simple et évidente qu'on a quelque honte de n'y avoir pas songé soi-même depuis longtemps : c'est qu'un certain nombre d'écrits du Nouveau Testament ont subi, dans leur rédaction, l'influence de Marcion et de son école. Il a parfaitement démontré la communauté d'idées qui règne entre *le quatrième évangile* et le marcionisme. La parenté est certaine, elle saute aux yeux. Ce qui est étonnant, c'est que personne jusqu'ici ne l'eût remarqué.

Marcion était un riche armateur de Sinope, port important du Pont-Euxin. Passionné pour les questions religieuses, il abandonna sa profession et, vers 140, se rendit à Rome pour y enseigner une doctrine nouvelle, fortement teintée de gnosticisme. Ce qui le préoccupait surtout, c'était le problème du mal. Pour le résoudre, il imagina le système suivant :

Il y a deux dieux, le dieu créateur du monde et auteur de la législation mosaïque, et un autre dieu, absolument inconnu jusqu'à Jésus-Christ. Le premier dieu, le créateur, est, sinon tout à fait mauvais, du moins très imparfait. Borné dans son intelligence et sa puissance, il n'a pu former qu'un monde à son image, rempli de défauts et de misères : telle est l'origine du mal. La législation mosaïque est son œuvre ; mais, comme la tentation d'Adam et Eve au paradis terrestre, la loi mosaïque n'est qu'un piège tendu à la faiblesse humaine : son seul résultat est d'induire l'homme à pécher davantage et de l'exposer ainsi à des châtiments plus redoutables. D'ailleurs ce dieu n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du misérable peuple juif ; ce qui vient des Israélites, patriarches, prophètes, Ancien Testament, tout cela est à rejeter avec mépris.

Quant au *nouveau dieu*, il avait été totalement ignoré jusqu'au règne de Tibère. Le Dieu créateur lui-même n'avait jamais soupçonné son existence.

Ce Dieu, le *vrai Dieu*, infiniment supérieur au créateur, est essentiellement *bon*. Voyant l'homme jouet et victime de l'impitoyable dureté du créateur, il a eu compassion de lui et a résolu de l'arracher à cet odieux esclavage. Pour cela, il est descendu lui-même sur la terre, après s'être revêtu d'une forme humaine. Jésus-Christ n'est autre que le Dieu suprême en personne. Sans doute on l'a pris pour un homme, il a semblé vivre et mourir comme tel ; mais tout cela n'était qu'une pure apparence sans aucune réalité ; son corps était fictif, et sa mort fut fictive comme sa vie.

La doctrine de Marcion, on le voit, est caractérisée par un *dualisme* brutal : *deux dieux* l'un bon, l'autre plutôt mauvais. Ajoutons à cela l'opposition radicale entre la *chair*, vraie machine à pécher, et *l'esprit*, qui lutte péniblement contre la *chair*. Rappelons aussi les antithèses *lumière* et *ténèbres*, *vie* et *mort*, qui se remarquent surtout dans le *quatrième évangile*. Tout cela nous reporte aux docirines de la Perse et en découle certainement. Les idées qu'on attribuait à Zoroastre s'étaient depuis longtemps infiltrées dans le monde gréco-romain et particulièrement en Asie, d'où Marcion était originaire.

Or, Marcion est le premier qui ait donné des lettres de Paul une édition d'ensemble. Depuis près de quatre-vingts ans, ces lettres étaient restées dans un oubli presque complet. Marcion découvrit en elles une idée qui lui était chère : Paul rejetait la nécessité, pour le salut, de la circoncision et des autres prescriptions de la loi mosaïque ; il ne faisait dépendre le salut que de la foi seule. Par suite, il mettait sur le même rang Juifs et Païens, pourvu qu'ils crussent à la résurrection de Jésus. Marcion, violemment hostile aux Juifs et à l'Ancien Testament, s'imagina avoir eu en Paul un ancêtre. Au fond, il se trompait

grossièrement et prenait de simples apparences pour la réalité : car Paul était toujours resté très attaché à son peuple et à l'Ancien Testament. Marcion publia donc la première collection connue des principales œuvres de saint Paul, mais en les retouchant et en les enrichissant de longs passages où il développait plus ou moins ouvertement sa propre doctrine. A cette époque l'imprimerie n'existant pas, il n'y avait point *d'édition princeps* pour fixer le texte d'un livre. Les manuscrits étaient rares et peu répandus. Ceux qui en possédaient ne se faisaient aucun scrupule de les compléter par des additions de leur cru auxquelles le premier auteur n'avait jamais songé. C'est ce que ne manquèrent pas de faire Marcion et ses disciples.

Comme les épîtres de Paul étaient restées jusqu'alors à peu près inconnues, tout le monde crut que le texte mis récemment en circulation émanait en entier de l'apôtre, et c'est ainsi que les œuvres pauliniennes, fortement *marcionisées*, firent leur entrée dans le canon de l'Eglise catholique elle-même. Mais, tout de même, certains passages n'étaient pas sans donner de l'inquiétude. Les Catholiques, croyant qu'ils étaient de Paul, ne les rejetèrent pas ; d'ailleurs, à cette époque, on retranchait rarement, on ajoutait plutôt. On ajouta donc des explications destinées à atténuer le sens marcionite des passages en question.

Ainsi, avant la fin du IIe siècle, les lettres de Paul, constituées comme elles le sont aujourd'hui, se trouvèrent composées de trois éléments : 1° un fond paulinien, c'est-à-dire le texte authentique antérieur à Marcion ; 2° des additions marcionites ; 3° des corrections catholiques.

Démêler ces trois éléments, telle est la tâche critique, assurément fort épineuse, qu'Henri Delafosse

a entreprise. Il l'a déjà menée à bien, dans un premier *Cahier*, pour *le quatrième évangile*. Il continue, avec un égal succès, dans le nouveau *Cahier* : *l'épître aux Romains*. Il poursuivra son œuvre dans de futurs *Cahiers*, dont l'un est déjà sous presse : *la Ire épître aux Corinthiens*.

Dans le présent *Cahier*, H. Delafosse donne d'abord un commentaire, très savant et cependant très clair, de *l'épître aux Romains*, puis une excellente traduction du texte même de cette épître. Cette traduction est imprimée en quatre caractères différents : le texte authentique de Paul est en grandes italiques, la rédaction marcionite en grands caractères droits, la première rédaction catholique en petits caractères droits, la seconde rédaction catholique en petites italiques.

Cette disposition typographique, aussi simple qu'ingénieuse, permet d'apercevoir du premier coup d'œil à qui l'on a affaire : à Paul, à Marcion ou à un correcteur catholique. En rapprochant les passages imprimés en grandes italiques, on a la lettre authentique de Paul et cette lettre apparaît aussitôt sous un jour tout nouveau. Déjà, *a priori*, il était invraisemblable que Paul eût adressé aux Romains, qu'il n'avait jamais vus, un long et obscur traité de théologie mystique, mélangé de compliments pompeux et de semonces qui sont presque des injures. Dégagée des éléments étrangers qui la surchargent, *l'épître aux Romains* se présente à nous comme une sorte de lettre d'affaires et une démarche intéressée. Paul se prépare à affronter les Judéo-chrétiens de Jérusalem ; ils lui sont très hostiles et il le sait. Aussi, pour les amadouer, a-t-il pris soin de récolter en Achaïe et en Macédoine une importante somme d'argent qu'il destine aux pauvres de la ville sainte. Connaissant l'influence de l'Eglise judéo-chrétienne

de Rome, il tâche de se concilier son appui éventuel auprès des *Saints* de Jérusalem, et, pour cela, il expose et justifie aux yeux des Romains sa méthode spéciale d'évangélisation, dont les gens de Jérusalem lui font grief. Tel est le but unique et le contenu très simple de cette lettre.

Réduite à son texte authentique, *l'épître aux Romains* nous révèle un Paul jusqu'ici inconnu : beaucoup moins mystique et infiniment plus *nationaliste* qu'on ne le croyait. D'ailleurs il est extrêmement probable que Jésus lui-même avait été un ardent *nationaliste juif* : l'avènement du royaume de Dieu, qu'il annonçait, n'était sans doute pas autre chose à ses yeux que le prochain renversement de l'empire romain et la restauration, sur la terre régénérée, du trône de David. Telle fut sans doute la raison pour laquelle Pilate le fit arrêter et crucifier.

Paul, lui aussi, laisse le ciel en dehors de son horizon ; il ne s'occupe que de la terre, dont la possession éternelle a été promise à Abraham et à sa postérité. Lui aussi il attend *le grand soir*, l'avènement du Christ marqué par l'extermination des ennemis de Dieu. Le *salut*, pour Paul, consiste à échapper à cette extermination et à être admis dans le nouveau royaume. Seulement, tandis que les Juifs se réservaient la jouissance exclusive de ce royaume, Paul, et c'était là le côté original de sa prédication, admettait à la participation au royaume de Dieu les Païens convertis.

Henri Delafosse soumet les œuvres de Paul, comme il l'a fait pour *le quatrième évangile*, à une dissection impitoyable et toute nouvelle. Le caractère dominant de sa critique, c'est une prodigieuse ingéniosité. Nul doute qu'Henri Delafosse n'ait vu juste dans l'ensemble et qu'il n'ait ouvert à l'exégèse

des horizons jusqu'ici fermés. Mais la hardiesse même de ses conclusions inspire parfois quelque inquiétude. Par exemple, il est assez difficile de saisir le rapport qu'il établit entre les chapitres XIV-XV et la question de la Pâque. Peut-être aussi voit-il un peu trop souvent du marcionisme. Ce sont là des détails que la critique future aura à élucider. Mais cette remarque n'infirme en rien l'importance capitale de l'œuvre qu'accomplit Henri Delafosse, quand, en hardi pionnier, il ouvre à l'exégèse et à l'histoire des horizons nouveaux.

A. Siouville.

De l'Impartialité en matière historique

D'une façon détournée, dans une note bibliographique paraissant surtout consacrée à l'examen d'un autre ouvrage, mais en réalité destinée à m'atteindre (note encartée dans le *Bulletin Officiel* du Grand Orient de France), on m'accuse d'avoir « totalement manqué de la qualité maîtresse de l'historien, l'impartialité ».

Je n'aurais probablement pas relevé ce reproche, sachant par expérience que c'est perdre son temps que de vouloir convaincre qui a intérêt à ne pas vous entendre, si mon cher confrère, le grand romancier Robert Randau n'avait récemment, dans un noble, affectueux et parfois sévère article de *La Volonté*, traduit la peine véritable que j'en avais éprouvée.

Je n'ai jamais admis le geste des auteurs qui adressent des rectifications à un critique. Un journal est tout-à-fait libre de rendre compte de nos œuvres

comme il l'entend, et son rédacteur a même le droit de se tromper — à moins que son jugement ne contienne une inexactitude de fait. *Sauf dans ce dernier cas*, je trouve inadmissible le droit de réponse reconnu par le Code. Un orateur, un écrivain, un acteur, en faisant un discours, en publiant un livre, en jouant une pièce commettent un acte *public*, donc relèvant, pour ainsi dire, de la juridiction publique. Que cette juridiction soit parfois bien fantaisiste.. c'est possible, mais si nous recherchons ses avantages, il est de toute logique que nous supportions mêmement ses inconvénients.

***

Maintenant puis-je supporter une atteinte à ma probité ? Depuis plus de trente ans que je tiens une plume, je ne m'en suis jamais servi dans un but intéressé. J'ai l'orgueil de n'obéir à aucune autre suggestion qu'à l'amour de la vérité (ou plus modestement de ce que je crois sincèrement vrai), et de n'être le domestique ni d'un parti, ni d'une société, ni d'une obédience. Je ne me targue pas de cet orgueil comme d'un mérite exceptionnel. Pour un écrivain, rester libre ce n'est pas une vertu, c'est une tactique... et la plus heureuse ! L'indépendance basée sur le mépris des honneurs et des hochets ostentatoires est la plus sûre des richesses. C'est pourquoi si j'ai pu parfois, en maçonnerie par exemple, me laisser aller à des considérations déplaisantes pour mes frères, je suis *légitimement* inattaquable parce que je ne traduis qu'un sentiment non tarifé — le mien.

***

Ceci dit, j'arrive au fait qui a motivé cet article.

J'ai écrit ces lignes dans la préface de mon *Histoire de la Franc-Maçonnerie française* :

« Nous avons essayé loyalement d'être impartial nous disons « essayé » parce que l'écrivain le plus désireux de bien faire est un homme qui, comme tous ses semblables, subit inconsciemment l'influence de ses sympathies. Il ne convient pas de nous en féliciter. Cet éloge serait superflu et ne nous flatterait pas. Celui qui tente de démêler le vrai du faux, de suivre un rayon de lumière dans l'ombre du passé ou parmi les ténèbres des mensonges voulus, éprouve la joie délicate et pure du collectionneur qui découvre une pièce rarissime. C'est une joie riche et parfumée et vêtue de grâce qui récompense suffisamment de toutes les peines et auprès de laquelle celle du polémiste qui n'a que l'ambition de terrasser son adversaire n'est qu'une pauvresse déguenillée. »

On a vu d'autre part qu'une note, encartée dans le *Bulletin officiel* d'une obédience, conteste cette impartialité.

Déduction : ou j'ai menti ou le rédacteur du G.·. O.·. de France se trompe.

Oh ! il se trompe *de bonne foi*. Je dis cela, non parce que je suis « beau joueur », comme l'affirme Randau. Je le dis, parce que je le crois, et c'est même l'exemple si typique donné par ce dernier qui m'a convaincu de cette bonne foi. « Si j'assiste, a écrit Robert Randau, à une querelle entre deux particuliers dont l'un est mon ami et que je donne tort à son adversaire, il est de toute évidence que celui-ci m'inculpera de parti-pris. »

Oui... c'est de toute évidence, et il y a même quelque chose de presque tragique (le mot n'est pas trop fort) dans une telle situation. Je fais partie du Rite Ecossais — rite qui durant tout le XIX^e^ siècle a eu des démêlés avec le Grand Orient; donc quand je donne raison au rite écossais, j'obéis à des consi-

dérations d'amitié ! On verra pourtant, si l'on veut attentivement lire mon livre, que je n'ai pas toujours été charmant pour l'Ecossisme ; et j'ai même tellement rabattu ses prétentions que si j'avais appartenu à une autre puissance, c'est peut-être lui qui m'accuserait aujourd'hui d'une injuste sévérité à son égard. L'impartialité consiste-t-elle à passer l'éponge sur les fautes commises, à être amorphe et bénisseur, de façon à mériter en échange les félicitations de tout le monde ?

***

J'ai écrit plus haut que le Grand Orient *contestait* mon impartialité. Ce verbe est impropre. Il signifie exactement « donner ses raisons pour refuser d'admettre ». Or ces raisons, on ne les donne pas. On se contente de traduire une impression — d'accuser.

Est-ce juste ?

Je le demande — avec une angoisse que ceux qui me connaissent bien comprendront — à la conscience de tous nos frères.

L'histoire ne doit pas être basée sur des suppositions, mais sur des faits. Si je me suis trompé, qu'on me le prouve. Je suis tout prêt à faire amende honorable et les corrections nécessaires. Dans l'intérêt commun comme dans mon propre intérêt.

Ai-je la prétention d'avoir fait une œuvre définitive ? Oswald Wirth, que j'aime tant pour la hauteur de son caractère, me disait un jour : « J'admets que vous avez détruit les trois quarts des erreurs dont était encombrée l'histoire de l'Ordre, mais que vous en avez conservé un quart ». Croyez-vous que ce jugement m'ait peiné ? Au contraire ! Comment pourrait-il en être autrement dans un travail comme celui-ci, ayant nécessité tant de recherches, et si difficiles ! Chaque jour fait découvrir des textes

susceptibles de rectifier des points de l'histoire profane, pourquoi n'en serait-il pas de même en franc-maçonnerie ?

Tel fait est inexact et telle déduction injustifiée ? Peut-être. Mais n'est-il pas de toute bienséance de les examiner à leur valeur critique, avant de les condamner systématiquement parce qu'ils nous sont préjudiciables ?

Je ne saurais trop remercier ici les correspondants qui ont bien voulu me faire part de leurs observations personnelles. L'un d'eux m'a écrit : « Vous faites mourir trop tôt le Rite de Memphis, il a encore vécu quelques années. » Je n'avais pas le document qui m'eut permis de contrôler le bien-fondé de cette assertion ; j'ai immédiatement écrit au F.·. Feuillette, archiviste du G.·. O.·. que je savais le posséder, pour en avoir la communication — désir qu'il exauça d'ailleurs avec une urbanité à laquelle je tiens à rendre hommage. Eh bien la critique était fondée. Pourquoi m'en cacherais-je ? Cette rectification n'a pas une grande importance ; elle ne s'impose pas moins. Je compte bien que ma deuxième édition en contiendra d'autres, et elle portera comme les tirages successifs de tous les livres d'érudition : « Edition revue, *corrigée* et augmentée ».

Pour employer une expression de métier « je n'ai pas coulé en bronze ». C'est impossible, surtout en matière historique. Ne nous apprend-t-on pas tous les jours dans nos temples que la marche vers la Vérité est lente et pleine d'embûches ?

***

Encore une fois je crois à la bonne foi de ceux qui m'attaquent. Mais la bonne foi n'est qu'une vertu négative si elle n'est pas appuyée sur un raisonnement. Aussi paradoxale que paraisse cette af-

firmation, je dirai que c'est mon impartialité même — sévère dans ses conséquences — qui a fait croire à ma partialité.

Je savais d'ailleurs à quel danger je m'exposais en écrivant cette Histoire. La sentimentalité maçonnique préférera toujours le « bon juge » qui absoud au juge loyal qui condamne.

ALBERT LANTOINE.

Carbonarisme et Franc-Maçonnerie pendant le « Risorgimento » italien

(A PROPOS DU LIVRE DE GIUSEPPE LETI)

Nous assistons en ce moment en Italie à une persécution généralisée contre la Franc-Maçonnerie. Le parti fasciste, dans son ignorance fanatique et dans sa mauvaise foi, accable nos Frères Italiens d'accusations que rien ne justifie ; les Francs-Maçons qui continuent à s'affirmer tels, c'est-à-dire l'élite des citoyens, sont l'objet de menaces, de coups et même d'assassinats, ainsi que les faits sanglants de Florence, en Novembre dernier, l'ont montré aux yeux du monde entier. Le gouvernement de Mussolini, dont les mains sont rouges du sang de Matteotti et de tant d'autres martyrs, a fait promulguer contre la Franc-Maçonnerie une série de lois d'exception pour rendre impossible son existence, et, en présence de la volonté de nos F F.·. de transformer l'association conformément à cette législation nouvelle, il eut recours à sa suppression pure et simple par la violence.

Un attentat imaginaire contre Mussolini fut le prétexte de cette mesure, ainsi que de l'arrestation du T.·. III.·. Fr.·. le Général Capello, véritable otage maçonnique entre les mains des fascistes. Le Général Capello est actuellement encore en prison, sans qu'aucune procédure ait été ouverte contre lui.

C'est au moment précis où, maîtresse absolue de la situation, la réaction jésuito-fasciste triomphe, que paraît en Italie un livre qui restera l'affirmation la plus noble et courageuse du bon droit de l'institution opprimée.

Giuseppe Leti, Lieutenant Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil d'Italie, siégeant au Palazzo Giustiniani, eut l'audace, en pleine période de persécution, de recueillir de très nombreux documents aux sources historiques les plus sûres et de préparer une œuvre maîtresse, qui manquait jusqu'à présent à la bibliographie nationale. Historien de grande valeur, membre du Comité d'Histoire italienne, commentateur très profond du grand apôtre Mazzini, Giuseppe Leti était particulièrement qualifié, par son autorité scientifique et par ses hautes fonctions maçonniques, pour être l'interprète autorisé de la Franc-Maçonnerie italienne, détruite dans son organisation matérielle, mais vivante plus que jamais dans le pur domaine des valeurs morales.

Le livre n'est pas une polémique : il n'y a pas une ligne traitant explicitement des événements actuels. En eut-il été le contraire, la censure fasciste n'en aurait pas admis la publication,

Mais les faits exposés parlent éloquemment d'eux-mêmes. Ils font ressortir l'action exercée par la Franc-Maçonnerie en faveur de l'unité italienne ; ils citent les titres qu'elle a acquis à la gratitude nationale, par les sacrifices de ses penseurs, de ses soldats, de ses martyrs, alors que les foules s'abandonnaient

scepticisme et que les personnalités qui représentaient l'ordre social établi appuyaient par leur influence, leur argent et leur autorité les oppresseurs de l'Italie.

En parcourant ces pages, nous voyons revivre un passé dramatique, opposant la plus féroce réaction cléricale autocratique, disposant des tous les avantages du pouvoir sans contrôle ni limites, à une simple poignée de conspirateurs, prêts à tous les sacrifices pour le triomphe d'un noble Idéal.

Et pourtant, ces quelques hommes de bonne volonté ont eu raison de l'hydre effroyable. Au prix des plus dures épreuves, après avoir essuyé les plus cruelles défaites, la cause de l'unité et de la liberté italienne triompha complètement depuis les Alpes jusqu'à la Sicile.

Aujourd'hui, hélas, nous nous trouvons dans une situation très analogue à celle dont souffrirent nos devanciers. Un nouveau Cardinal Fabrizio Ruffo répand la terreur et ses bandes de brigands n'opèrent pas seulement dans le Napolitain, mais bien dans toute l'Italie. Dans le déchaînement de violence, parmi les crimes et les incendies, pendant la suppression de tout droit et l'oppression des consciences d'un pays entier, au moment même où la lâcheté ignoble d'une foule de renégats ferait douter de la nature humaine elle-même, un livre comme celui de Giuseppe Leti est une grande bataille spirituelle gagnée : c'est l'affirmation, tranquille dans sa certitude, d'un noble passé et d'un grand avenir.

Contre cette certitude, nous le sentons, se brisera un jour la poussée des nouveaux barbares.

UBALDO TRIACA 30.·.

Vénérable de la Loge Italienne de Paris,

Ancien Garant d'Amitié du Grand Orient d'Italie.

Editions ADYAR

4, Square Rapp, 4,
PARIS (VII^e Arrt)

Demandez notre

nouveau Catalogue n° 4

envoyé franco

L'ACACIA

Revue mensuelle d'études et d'action maçonniques et sociales publie des articles destinés à faire connaitre l'esprit de la Maçonnerie française et l'influence qu'elle s'efforce d'exercer.

Sommaire du N° 28. — Avril 1926.

Dictature et Franc-Maçonnerie ..... *L'Acacia*
La Doctrine Maçonnique ..... Armand Bédarride
Le Pragmatisme américain..... Maurice Percheron
Idées et Suggestions.....
La Compagnie de Jésus : « Loyola » ..... Joseph Tromelin
Aujourd'hui ..... André Lebey

SOUS LE TRIANGLE

La F.·.M... américaine contre le Fascisme
Le F.·.O.·. de France et les nationalistes anglais

Abonnement aux dix numéros annuels :

France : 30 francs. — Etranger : 40 francs.

Mandats à M. L. DALTROFF, administrateur, 16, rue Cadet, Paris (9^e)

Compte chèques postaux : *Paris 601-25.*

Collection du " SYMBOLISME "

ARMAND BÉDARRIDE. — **Le Travail sur la Pierre brute** 4 »»

ALBERT LANTOINE. — **I. Hiram couronné d'épines,** 2 vol. 644 p. Ouvrage tiré à 500 exemplaires numérotés . . . 32 »»

COTE-DARLY. — **Alexandre Dumas père et la Franc-Maçonnerie** 2.50

PIERRE ORLETZ. — **Le Symbolisme chez les anciens et les primitifs** . . . . . 1 »»

A. SIOUVILLE. — **Le Prince de ce Monde et le Péché originel,** étude documentaire précédée de **Parlons du Diable** par Oswald Wirth et suivie **la Diablerie de Léo Taxil,** ainsi que du **Diable au Café** de Louis Ménard . . . 5 »»

OSWALD WIRTH. — **Le Poème d'Ishtar.** Mythe babylonien interprété dans son ésotérisme . . . . . 4 »»

L'Idéal Initiatique tel qu'il se dégage des rites et des symboles. — Ouvrage à faire lire à tout initiable . . . 4 »»

Catholicisme et Franc-Maçonnerie . . . . . 1 »»

En vente au « Symbolisme » :

ALBERT LANTOINE. — **Histoire de la Franc-Maçonnerie Française.** . . . . . 25 »»

L'Administration du SYMBOLISME ne dispose plus de la série complète des numéros parus depuis octobre 1912. Les fascicules actuellement disponibles sont les suivants :

1ère année (1912-13) — Nos 6, 7, 8, 9, 10 et 12
2e » (1913-14) — Nos 13 à 24 (complet).
3e » (1920) — année totalement épuisée.
4e » (1921) — Nos 39 à 46
5e » (1922) — Nos 47 à 58 sauf N° 56 épuisé.
6e » (1923) — Nos 59 à 69 (complet).
7e » (1924) — Nos 70 à 80 sauf N° 71 épuisé.
8e » (1925) — Nos 81 à 91 (complet).

Prix des années complètes . . . France **15** fr. Etranger **20** fr.
Ces mêmes années reliées . . — **25** fr. — **30** fr.
Les Nos des 1re et 4e années. . . — **20** fr. — **25** fr.
Années 1922 et 1924 (incomplètes) chacune **12** fr. — **18** fr.

Les Nos manquants sont rachetés au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.

IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER).